

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A. D. I. R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

SOLIDARITÉ



Il y a un peu plus d'un an qu'est né le "Comité national Noël pour la Pologne". Déjà les privations alimentaires frappaient gravement les familles pauvres et surtout les enfants, les vieillards, les infirmes.

Impossible d'en prendre son parti. Mais comment faire parvenir une aide substantielle ? Comment s'assurer qu'elle était ensuite vraiment répartie parmi ceux qui en avaient le plus grand besoin ?

Un petit groupe se forme alors en France autour de quelques déportés et obtient l'accord du gouvernement polonais pour que des médicaments et des vivres puissent être adressés à l'épiscopat polonais et distribués par lui sans contrôle ni droits de douane.

Après une campagne d'information les dons affluent. Notre camarade Nina Iwanska a la tâche et la joie d'encaisser des montceaux de chèques. Elle y passera, avec quelques amis et des guides de France, des jours et des nuits !

Tout cela se transforme en plus de 400 tonnes de produits transportés gratuitement par la Compagnie générale maritime à Gdansk ou à Stettin et répartis par la Commission caritative de l'épiscopat polonais dans 18 évêchés.

Après l'instauration de l'"état de guerre" en Pologne, les organisations caritatives ne pouvant plus assurer le transport, des camions sont envoyés directement de France dans les évêchés polonais. Depuis le début de cette année, grâce aux dons recueillis de nouveau, deux chargements importants ont été livrés à l'évêché de Gdansk, un à celui de Varsovie, un autre à Cracovie, puis à Katowice. Dans le courant de février, ce sera le tour d'un district proche de la frontière de l'Union soviétique.

Que peut-on faire pour aider le Comité national "Noël pour la Pologne" (suite p. 3)

Nos libérations

Torgau, avril 1945

Le directeur de notre usine, affilié à la maison Krupp, était visiblement honteux de se servir du matériel humain que lui fournissaient les S.S. Voyant mourir en quelques semaines les gitanes qui travaillaient à la poudrière où, faisant la poudre dans les bombes elles-mêmes, elles la respiraient à longueur de journée, il avait, semble-t-il, demandé qu'on lui donne au moins des hommes.

Quant à nous, Françaises "politiques", qui étions chargées de pousser des wagonnets et de décharger des caisses, il nous avait proposé, si nous le voulions, de repartir pour Buchenwald. Après une longue concertation, nous prîmes le parti de ne faire aucune demande car c'eût été déjà collaborer.

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvées 60 Françaises et 60 gitanes qui avaient brigué les cuisines, confinées dans un baraquement ceinturé de barbelés, dans un camp perdu de 2 000 à 3 000 hommes, tous ou presque juifs polonais.

De jour en jour, les escadrilles d'avions alliés qui passaient au-dessus de nos têtes se faisaient plus denses, les canonnades plus perceptibles, et une agitation dont nous essayions de tirer les conclusions les plus heureuses habitaient nos gardiennes, devenues féroces depuis que la poudrière, une nuit, avait sauté tout entière dans une gerbe de feu de 200 mètres de haut. Beaucoup étaient morts dans

Au moment de mettre sous presse nous avons appris la mort, le 4 février, de notre chère secrétaire générale Suzanne Hugouneng, à la suite d'une maladie implacable contre laquelle elle a lutté pendant deux ans avec le courage et l'égalité d'âme dont elle a toujours fait preuve dans la Résistance comme à Ravensbrück. Notre peine est grande. Ceux et celles qui ont connu Suzon la partageront sûrement et ressentiront comme nous l'ampleur de la perte que sa disparition signifie pour l'A.D.I.R.

Un hommage lui sera rendu le dimanche 14 mars, à 11 heures, au Mémorial de la Déportation dans l'île de la Cité.

ce travail de sabotage opéré par les prisonniers eux-mêmes, les autres en restant marqués dans leurs nerfs pour des années.

Enfin, un matin d'avril 1945, au lieu de partir vers la forêt proche où était camouflée notre usine, dans un tel état d'épuisement que nous tombions évanouies de plus en plus nombreuses chaque fois, nous n'avons pas été appelées.

Par nos fenêtres, nous avons bientôt vu tous les Allemands, gardiens, S.S., souris, soldats, partir en deux heures de temps sur des camions bourrés de provisions et de vêtements, après que les déportés polonais, qui formaient la masse du camp, eurent été expédiés, hélas ! on ne sait où et qu'on n'a jamais revus.

Quittant prudemment notre enceinte, nous nous sommes dirigées jusqu'au *Revier* où gisaient encore quelques dizaines de loques humaines intransportables, soignées tant bien que mal par un médecin hongrois. Le reste du camp était désert, même cette salle de douches où nous entrevoyions parfois les morts entassés...

Nous étions abandonnées à nous-mêmes. En fait, nous étions libres.

Après avoir visité les cuisines, éventré les sacs de pâtes, répandu dans notre délire incontrôlé les bidons de marmelade, piétiné les pommes de terre amoncelées dans un coin, nous avons franchi le grand portail béant du camp pour pousser quelques pointes dans les chemins champêtres qui dévalaient de notre plateau vers la plaine et le village, deux kilomètres plus bas.

Mais maintenant, Françaises solitaires, nous ne savions plus quelle attitude adopter. Les gitanes étaient promptement parties s'égailler sur les routes de cette Saxe affolée par l'approche des Alliés. Nous voyions du haut de notre promontoire la masse des habitants fuir en hâte vers l'ouest car la rumeur publique annonçait le déferlement des Russes.

La moitié d'entre nous décida de suivre le même chemin. L'autre moitié, dont je faisais partie, avait jugé plus sage de rester sur place avec pour toute identité nos cheveux rasés et nos vestes rayées, suffisantes, pensions-nous, pour tenir en respect n'importe quel libérateur. Il faut dire aussi que plusieurs d'entre

40P 4616

nous avaient avec elles leurs mères, qui n'avaient pas eu la force de nous suivre.

Et pourtant, l'apparition de ces troupes de choc slaves, à l'âme fantasque, pouvait faire craindre de redoutables incidents. Mais notre commune et très grande faiblesse physique, le peu de connaissance que nous avions du terrain nous avaient fait préférer cette option, et nous restions dans ce camp perdu, l'oreille aux aguets, cherchant à deviner, au bruit des canonnades la situation du front et l'approche des troupes.

Et ce fut le 25 avril 1945.

Il faisait beau, nous étions sortis par petits groupes goûter l'ineffable printemps. Le soleil nous chauffait le dos, la terre, couverte de son herbe fraîche déjà piquetée de fleurs, dégagait son lourd et puissant parfum. Les arbres des chemins étaient tout blancs ou tout roses, et nous respirions à grands traits l'odeur de ce renouveau dont nous avions été si atrocement privées.

Plusieurs fois, dans la matinée, les mitrailleuses avaient crépité dans les bois. Cela devenait de plus en plus proche, et nous sommes toutes retournées dans nos chambres à l'abri de quelques balles égarées possibles, nous sentant plus forte d'être rassemblées face à cette armée russe au comportement imprévisible.

Nous relayant aux fenêtres, nous cherchions à percer du regard les lointains des routes forestières.

Brusquement des cris : "Les voilà ! Les voilà !"

Serrées dans les embrasures, quelques chiffons blancs brandis çà et là, nous regardions arriver, subitement silencieuses, les combattants.

Je ne savais pas ce qu'était une guerre sur le terrain, une troupe au combat, un front mouvant. Et je vis arriver la chose la plus étonnante qui soit : à une allure paisible mais continue approchaient des chenillettes, des véhicules tirés par des chevaux, des motos ou des cavaliers se côtoyant, se dépassant et même, juché sur une voiture, un homme jouant de la balalaïka pour ses camarades...

La route longeait le camp à cinquante mètres des baraquements. Ils nous aperçurent très vite et firent de grands signes en riant et en poursuivant leur chemin, et nous, derrière notre double rang de barbelés, applaudissions et agitions nos chiffons, à la fois bouleversées, ravies, inquiètes devant ces étonnantes visages kalmouks, tatars ou mongols, coiffés de n'importe quoi, ces gens vêtus de "trouvailles" incroyables, assis sur des munitions et du butin pêle-mêle, qui défilaient en une longue fresque hétéroclite et bruyante.

Mais brusquement se détachèrent trois cavaliers, des officiers peut-être, qui, de leur sabre ou de leur hache, arrachèrent avec force suffisamment de barbelés pour se frayer un passage avec leur monture, qu'ils n'avaient pas quittée, et venir jusqu'à nous.

Je les vis franchir un fossé intermédiaire et réapparaître plus grands encore au fur et à mesure qu'ils s'approchaient de nous, qui les attendions hilares, criant ce qui nous venait au cœur : "Houssa ! Ruski ! Merci ! Cigarettes ! Victoire !..." Les chevaux les mettaient à la hauteur de nos fenêtres, nous les touchions avec fébrilité et ivresse en leur prenant les mains, caressant les crinières, mendiant déjà pour quelques-unes... faisant toutes sortes de

gestes incohérents et chaleureux, essayant de parler russe, allemand, anglais, pour leur expliquer notre immense misère et notre amitié.

Ils étaient heureux, eux aussi. Tant d'efforts, de douleurs, de sacrifices, tant d'horreurs aussi étaient engloutis sous la joie d'avoir été ceux qui délivrent, qui protègent, qui rassurent.

Les troupes sont descendues au village. Le soir, quelques dizaines de Russes sont remontés jusqu'à nous pour un repas étrange, fait de tous les restes trouvés dans le camp et de leurs offrandes, pillées sûrement dans le village : de la bière, des saucisses, des boîtes de conserves.

Attablées là, avec ces gens dont nous ne connaissions pas la langue, souriant, pleins les uns et les autres de bonne volonté, nous nous expliquions par gestes et nous passions les plats, nous interpellant entre Françaises pardessus ces vastes épaules masculines, avec ce ton à la fois gavroche et dur que nous avions adopté depuis longtemps. Nous savourions de pouvoir laisser éclater notre haine vibrante à grandes clamures et de nous sentir de nouveau forties après tant d'humiliations.

Mais la soirée commençait à se traîner et l'atmosphère à devenir moins claire sous le regard déjà plus ambigu des hommes, quand, dans le couloir, résonnèrent les bottes de quelques estafettes venues ordonner aux soldats de se rendre à leur campement sur l'heure.

Nous sommes restées là quelques jours encore, attendant que les troupes aient évacué

le village pour continuer leur avance vers l'ouest, fouillant les fermes désertes et mangent des bêtes abandonnées. Il est arrivé que l'on trouve les corps de familles allemandes entières ayant tué leurs enfants et s'étant tuées ensuite.

Enfin, traînant des chariots à bras pleins de provisions et de "souvenirs", nous sommes parties à notre tour, suivant le front au fur et à mesure de ses déplacements, mais à un ou deux jours d'écart. Nous pouvions voir, déjà environnés de mouches, les cadavres des chevaux mitraillés abandonnés sur place et, sur les bas-côtés ou dans les champs, les morts, si seuls, si humbles, qu'on ne ramaresse pas que bien plus tard.

Toujours, le bruit des bombes, les éclairs dans le ciel et les tourbillons de fumée qui s'élevaient des maisons en flammes, devant nous, décidaient de la route à suivre, et les rencontres aussi, celles d'autres prisonniers qui convergeaient tous vers l'Elbe à la recherche d'un pont. Toujours en nous la joie de nous sentir libres et la crainte de ne pouvoir rejoindre, enfin, notre patrie, refoulées ici, menacées là par des soldats isolés, sur le qui-vive, qui pointaient sur nous leurs armes pour obtenir notre aide avec, dans les yeux, la rage de vaincre et d'en finir avec leur peur mêlée à l'ivresse du combat.

Et puis, un jour, nous sommes arrivées sur les berges du fleuve pour assister à l'historique et émouvante jonction des Alliés à Torgau.

Mais cela c'est une autre histoire.

Loula Stein.

Une nouvelle unité de la Marine nationale

Le 12 décembre 1981 à 10 h 50, à Lorient, l'aviso *Commandant L'Herminier* était officiellement remis par le chantier de construction D.C.A.N. de Lorient à la Marine nationale représentée par le major-général du port.

Tout ce suite après la première et émouvante cérémonie de l'envoi des couleurs à bord, le vice-amiral Herbout, commandant de la Marine à Lorient, faisait reconnaître comme premier commandant de la nouvelle unité navale le capitaine de frégate Fabiani, âgé de trente-huit ans, dont la valeur s'était déjà affirmée au cours d'une brillante carrière.

L'amiral Douguet, camarade de promotion de mon frère, tint à rappeler, en termes sobres

et justes, les qualités d'homme, de marin et de chef de celui dont le nom est désormais inscrit sur la coque du nouveau bâtiment et les bârets de ses matelots.

Tout ceci se passait face à l'escorteur d'escadre *Casabianca*, envoyé spécialement de Brest à cette occasion, porteur de la flamme de la Légion d'Honneur méritée par le vieux "sous-marin fantôme" qui, au cours de missions dangereuses et secrètes et en dépit de la terrible maladie qui devait coûter à son chef l'amputation des deux jambes,arma la Résistance corse pour aboutir, le 13 septembre 1943 au débarquement sur le quai d'Ajaccio du premier contingent du bataillon de choc



chargé d'effectuer la libération de la ville, marraine actuelle du nouvel aviso et représentée par son sénateur-maire, l'adjoint de celui-ci et deux conseillers municipaux.

Autour de ma belle-sœur et de moi-même étaient également réunis quelques parents et amis, ainsi que le vice-amiral Lasserre (autrefois le plus jeune officier du sous-marin *Casa-bianca*) et sa femme, accompagnés de plusieurs membres de l'Amicale des Anciens du *Casa* et de leurs épouses.

L'aviso *Commandant L'Herminier*, onzième de la série *D'Estienne d'Orves*, est un bâtiment de 1 250 tonnes destiné à la lutte anti-sous-marine dans les eaux côtières. Outre l'équipement ultra-moderne adapté à son rôle, il est doté de deux moteurs Diesel d'un type entièrement nouveau.

La foi, l'enthousiasme, l'homogénéité de la tenue générale de son commandant, de ses officiers et de son équipage en font augurer le meilleur dans la ligne de celui qu'ils considèrent comme un exemple et un symbole. Avec l'amiral Douguet, à la fin de son vibrant exposé : faisons-leur confiance et souhaitons-leur bonne chance !

J. L'Herminier.

SOLIDARITÉ (fin)

gne" ? Donner ou récolter de l'argent bien sûr ; même de petites sommes sont les bienvenues. Aussi les dons de vivres non périssables et de médicaments non périmés.

Certaines de nos camarades pourraient aider à constituer des sous-comités dans leur région, alerter la presse locale, entreposer des denrées qui seraient acheminées à Paris par les soins du Comité.

Aux appels qui leur ont été adressés, les Français ont répondu avec beaucoup de cœur, mais cette générosité doit durer autant que ce sera nécessaire, et les accords dont bénéficie le Comité national "Noël pour la Pologne" lui permettent encore de poursuivre sa tâche.

Qui le ressentirait davantage que celui qui a connu lui-même la misère et la faim ? Et nous savons aussi, n'est-ce pas ? ce qu'a pu être au pire moment de détresse l'aide fraternelle d'un quart de morceau de sucre ou d'une bouchée de pain. Les Polonais ne s'y trompaient pas quand ils avaient demandé "qu'il y ait d'anciens déportés parmi les responsables du Comité". A la haine et au mépris des droits de l'homme, nous avons, dans les prisons et dans les camps, opposé les armes de la solidarité. C'est un combat qui n'est jamais terminé.

Adresse du Comité national Noël pour la Pologne : 166, rue Jeanne-d'Arc, 75013 Paris. Tél. : 331.75.30. CCP Paris 620-77 F.

Présidente : Geneviève de Gaulle Anthonioz. Membres fondateurs : Abbé Pierre, Robert Burnet, Jean Flory, André Rauget, Georges Hourdin, André Diligent, Père Joseph Wresinski, Marie-Edith Remilly, Jean Bornard, Marie-Thérèse Cheroutre, Dominique Benard, Joseph Rovan, Anise Postel-Vinay, Irène Montagne, Alice Gadoffre, Gilberte Brossollette.

Chronique des livres

Une vie pour la liberté, par Jean Cassou

Je viens de lire, avec une joie que je voudrais vous faire partager, un livre riche d'humanité, de sincérité et de chaleur de cœur : *Une Vie pour la liberté**, par Jean Cassou. Est-il nécessaire de présenter cet écrivain connu, hispanisant notoire, qui fut, avant la guerre, directeur de la revue *Europe*, et après la Libération, fondateur du Musée d'Art moderne qu'il dirigea pendant vingt ans, et dans lequel il fit entrer des chefs-d'œuvre ? Il fut en contact avec les peintres les plus célèbres du monde entier, dont beaucoup restèrent ses amis fidèles, comme l'étaient déjà de grands écrivains ou des musiciens de réputation internationale. Il les évoque, dans ce style direct qui est le sien et qui rend si vrais, si vivants ceux qu'il décrit.

La qualité de ses sentiments a fait la qualité de cet écrivain, qui aborde toutes les manifestations de l'art et de la pensée, s'intéresse aux êtres les plus humbles comme aux plus brillants, homme *libre* qui récuse l'intolérance, l'oppression, l'injustice, le sectarisme et l'enrégimentement des esprits, le "cléricalisme de parti", comme il dit, tout ce qui pèse sur la création et l'évolution, fait dévier une action même généreuse. Il y a, dans les indignations et les enthousiasmes de Jean Cassou, quelque chose de si juvénile, de si vibrant que nombre de jeunes intellectuels paraissent tristement sentencieux, aigris et rassotés par comparaison avec cet écrivain plus qu'octogénaire !

Cependant — et cela nous touche particulièrement — Jean Cassou, combattant intraitable pour la justice et pour la liberté, fut aussi un résistant, de la première heure à la dernière heure de l'occupation nazie ; la dernière heure, en vérité, puisqu'il fut grièvement blessé dans la nuit qui précéda la libération de Toulouse, par des Allemands qui se repliaient. Il faillit bien y laisser sa vie.

Dès lors, plus de libres loisirs, plus de fantaisie. Un seul but prédomine : libérer la France. Même si les conversations, les échanges, ne se rapportent pas tous à la lutte contre l'occupant, un résistant garde continuellement présent, dans le secret de son âme, ce lacinant souci de l'action à suivre, des dangers à éviter, des risques à courir efficacement. Jean Cassou a été en contact avec des membres de nombreux réseaux, puisqu'il en assurait la liaison. Vous rencontrerez certainement, au cours des lignes qu'il leur a consacrées, des combattants, hommes ou femmes, que vous avez connus ou simplement croisés, et vous en serez, après quarante ans, émues comme au premier jour ; vous retrouverez aussi plusieurs de nos camarades de l'A.D.I.R.

Elle a marqué son époque, l'Armée des ombres. Soyons reconnaissantes à Jean Cassou de la faire ressurgir à la lumière du souvenir.

* Robert Laffont éd.

Anne Fernier.

Évocation de quelques résistants

... "Forain était le pseudonyme de François Verdier, gros industriel de Toulouse et l'un des principaux — sinon le principal — chefs de la Résistance régionale..." Dans la nuit du 12 au 13 décembre 1943, la Gestapo avait arrêté Verdier à son domicile de la Côte Pavée, rue du Docteur-Arlaud, mais ses bureaux n'en étaient pas moins occupés et perquisitionnés. D'ailleurs, elle avait tapé un peu partout. Frédérique, charmante et vaillante combattante du même groupe, a été arrêtée par trois gaillards en uniforme et mitraillette au poing, dans son petit logis d'un quatrième étage de la rue Gambetta, cependant que sa camarade Hélène, qu'elle hébergeait, enjambait la fenêtre, puis le muret d'une terrasse, se laissait glisser le long d'un tuyau de conduite d'eau et, grâce au secours d'un voisin, se tirait d'affaire malgré quelques côtes brisées. Mais Frédérique, avant d'en revenir, a connu toute la rigueur des interrogatoires et des camps allemands, ce qui, à son retour, ne l'a privée en rien de sa gracieuse vitalité. Quelques jours plus tard, le corps de Verdier affreusement déchiqueté, la tête anéantie par une grenade qu'on avait fait éclater dans sa bouche, était retrouvé près de la ville, dans la forêt de Bouconne. Quelques amis l'ont reconnu à des morceaux tachés de sang de ses vêtements et autres signes non moins macabres. Sa femme avait été envoyée à Ravensbrück. Elle en est revenue, elle aussi. Aujourd'hui, les allées du Maréchal-Pétain s'appellent allées François Verdier. C'était un vrai Toulousain, plein de narquoiserie, de flegme et de bonne humeur. Dégout m'a raconté que, parfois, au cours de leurs conversations, il s'arrêtait à considérer son confort de bon notable de province, ses œuvres d'art, ses livres amoureusement reliés,

son pot à tabac, la bouteille de banyuls qu'il partageait avec son interlocuteur, et soupirait : "Je pouvais rester tranquille... Qu'est-ce que je m'en vais chercher là ?"

**

Puisque j'en suis à évoquer, à côté de lui, quelques-unes de nos camarades femmes, comment ne pas m'arrêter à cette autre si extraordinaire, Marie-Louise Dissart ? Elle tenait, rue de la Pomme, à l'enseigne de *La Poupée Moderne* une boutique de lingerie et autres "frivolités féminines". Elle voyait beaucoup de monde, était toujours en mouvement, comptait des tas d'évasions à son actif, cachait, habillait, réfractaires, juifs, parachutés, traqués — ses protégés, ses enfants — les nantissait de cartes d'identité et de ravitaillement, les accompagnait jusque dans les dédales menant à un passage de la frontière espagnole, déguisait toutes ces opérations sous des manières et des attifements d'une telle extravagance que l'on ne pensait qu'à s'amuser de cette extravagance, mais nullement à y voir un formidable culot à l'égard des brutes ennemis. Et en réalité, c'était cela : elle traitait celles-ci à la burlesque, parce qu'elle n'imaginait pas qu'on pût les traiter autrement et que, l'eût-elle imaginé, elle n'aurait pu le faire. Elle agissait en l'espèce selon son tempérament, voilà tout, et cela réussissait parce que rien ne pouvait mieux réussir. Elle respirait et se mouvait dans la farce, le mépris, l'audace, comme un poisson dans l'eau, un oiseau dans l'air...

Elle est morte en 1957 à soixante-seize ans, accablée d'infirmités et solitaire. Se souvient-on d'elle encore ? Parle-t-on d'elle encore ?...

Jean Cassou.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le samedi 13 mars 1982

6, rue Albert-de-Lapparent, 75007 Paris (métro Ségur)

Samedi 13 mars, à 15 heures : réunion de l'assemblée générale

A 18 h 30 : cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15, Champs-Elysées, angle de la rue Balzac.

A 19 heures : dîner au restaurant de l'Unesco, place Fontenoy. Le prix du repas : 150 francs, comprend le transport en cars de l'assemblée à l'Etoile, de l'Etoile à la place Fontenoy ensuite et à la sortie du dîner jusqu'aux stations de métro. Il est recommandé de s'inscrire au reçu de ce bulletin et en tout

cas avant le 1^{er} mars. La somme devra être réglée à l'A.D.I.R. où à la déléguée régionale en même temps que l'inscription.

ELECTIONS

Conformément aux statuts, l'assemblée devra procéder au renouvellement du tiers des membres du conseil d'administration.

Les membres sortants cette année sont : Marguerite Billard, Maguy Degeorge, Gabrielle Ferrières, Marguerite Flamencourt et Suzanne Hugounenq.

IN MEMORIAM

Irène Ottelard-Bloncourt



Irène, que nous appelions avec tendresse "la petite Irène", nous a quitté cet été.

Sa vie a été, jusqu'au bout, un exemple de très grand courage. Dans la Résistance d'abord où elle est entrée dès l'occupation allemande : secrétaire à la mairie de Drancy, elle confectionne de nombreux faux-papiers d'identité et s'engage à "Libération Nord", au moment de son arrestation ensuite où, torturée, elle ne parle pas. Puis à Fresnes et à Romainville, où sa belle voix claire apporte du réconfort à ses camarades.

Quand Irène arrive à Ravensbrück, dans le convoi des 35.000, son état de santé est très inquiétant. Je la revois dans son block de quarantaine, où j'étais allée voir les "nouvelles", si fragile, presque aveugle, et cependant souriante. Comment pourra-t-elle survivre plus de quelques semaines au régime du camp ?

Miracle de son énergie, de la solidarité de ses camarades, Irène vit encore au début de 1945. Sa "carte rose" l'exempte des travaux de force mais fait peser sur elle une menace constante. Travailleuse de "seconde zone", elle doit disparaître pour un meilleur rendement dans l'économie concentrationnaire. Effectivement, quand les détenues "improductives" sont sélectionnées pour le petit camp d'extermination (un ancien camp de jeunesse, le *Jugendlager*), Irène fait partie des condamnées.

Leurs vêtements arrachés, sans presque de nourriture, elles doivent passer des heures, immobiles devant les baraqués. C'est le début de février. Le camion pour la chambre à gaz vient chercher sa cargaison parmi les survivantes, mais, comme il reste des mourantes, elles sont emmenées dans une pseudo-infirmérie.

Irène, dans une lettre écrite le 13 juillet 1945 à notre amie Marguerite Lecoanet, décrit ce terrible séjour — cette lettre a été publiée en extenso dans le dernier bulletin de l'Amicale de Ravensbrück, c'est pourquoi nous ne la

reproduisons pas — Elle voit, agonisant sur le sol, les femmes que l'infirmière allemande Véra Salveguart vient d'assassiner par une piqûre. Le soir, la même *Schwester* distribue une poudre blanche ; celles qui l'avalent ne se réveillent plus.

Si Irène échappe à la mort, c'est à cause de sa voix, qu'apprécie *Schwester* Véra. De jour en jour, elle demande à notre camarade de chanter et l'épargne ainsi jusqu'au 6 avril, où le *Jugendlager* est évacué.

C'est en effet l'arrivée à Ravensbrück des camions de la Croix-Rouge internationale qui emmèneront le 8 vers la Suisse, puis vers la France 300 déportées.

La "petite Irène" est trop malade pour faire partie de ce premier retour. Elle rentrera cependant parmi les siens et aura le nouveau courage de témoigner en 1946 au procès de Hambourg où seront jugés et condamnés certains des principaux criminels de Ravensbrück et parmi eux Véra Salveguart.

Du courage, il en faudra encore à Irène pour surmonter des épreuves de santé sans cesse renouvelées. Elle se déplace avec peine, mais quand elle vient parmi nous c'est toujours avec son beau sourire et elle semble oublier ses souffrances pour s'enquérir de celles de ses camarades.

Entre deux opérations — elle en subira un grand nombre — notre amie se rend utile à l'Association des Aveugles de France dont elle est secrétaire générale et à la F.N.D.I.R.P. dont elle préside la section du Plessis-Robinson.

Longtemps nous, les survivantes, entendrons au fond de nos cœurs la voix de la petite Irène.

Geneviève de Gaulle Anthonioz.

Secrétariat social

Des informations récentes ayant été mal interprétées par un certain nombre d'organes de presse, il est utile de rappeler les nouvelles dispositions tarifaires relatives aux anciens combattants.

"Seuls les mutilés de guerre de la région parisienne qui bénéficient d'une réduction de 75 % sur la S.N.C.F. pourront ultérieurement obtenir la gratuité et le surclassement sur l'ensemble des réseaux R.A.T.P. et S.N.C.F. banlieue.

COTISATION ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1981 (montant minimum 25 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R., C.C.P. : Paris D.5266-06.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation avant la réception de ce bulletin voudront bien nous excuser de leur adresser ce rappel.

En raison des problèmes matériels posés par une telle mesure, sa mise en application n'interviendra que dans le courant 1982".

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Sophie Dubernard, petite-fille de notre camarade Tania Roux, le 1^{er} novembre 1981 au Mans.

Aurélien, arrière-petit-fils de notre camarade Suzanne Brouste, le 17 décembre 1981 à Bagneux.

Michaël, petit-fils de notre camarade Pauline Châtelain, le 15 janvier 1982 à Magnanville.

Ivan, petit-fils de notre camarade Anise Postel-Vinay, le 18 janvier 1982 à Paris.

MARIAGES

Anne-Marie Fajans, fille de notre camarade Odette Roman Fajans, a épousé André Gastrin le 29 décembre 1981 à Paris.

Véronique Varène, petite-fille de notre camarade Denise Côme, a épousé Jean-François Desplat le 4 février à Paris.

DÉCÈS

Notre camarade Suzanne Plisson a perdu son frère, Bellême, 14 novembre 1981.

Notre camarade Catherine Lesourd (de la Barre de Nanteuil) a perdu son mari le 30 septembre 1981.

Notre camarade Anne Leduc est décédée soudainement le 6 octobre 1981.

Notre camarade Emilie Grosse est décédée, Metz, fin 1981.

Notre camarade Odette Franck Le Jeune est décédée, Paris, fin décembre 1981.

Notre camarade Marie-Louise Bastien est décédée, Décembre 1981.

Suzanne Jentzer, résistante amie de l'A.D.I.R., (Réseau Ronsard) est décédée, Décembre 1981.

Notre ami l'abbé Jean-Louis Gittenet est décédé, Paris 10 décembre 1981.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - 260.37.37 - PARIS 6